

Anthropologie et Sociétés



David LE BRETON, *Conduites à risque*. Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 228 p., bibliogr.

Thierry Goguel d'Allondans

Volume 27, numéro 1, 2003

Le religieux en mouvement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/007022ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/007022ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goguel d'Allondans, T. (2003). Compte rendu de [David LE BRETON, *Conduites à risque*. Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 228 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 27(1), 228–229. <https://doi.org/10.7202/007022ar>

Explorer la culture sourde révèle que l'Occident s'est ouvert uniquement à certaines formes d'altérités et que de nombreuses personnes doivent encore vivre leurs singularités comme des fardeaux. Ces singularités demeurent toutefois un témoin d'expériences riches et complexes. *Les sourds c'est comme ça* est un livre qui rend possible l'appréciation de la différence d'un groupe de personnes trop souvent soumis à des logiques qui séquestrent leur expérience.

Charles Gaucher

Centre interuniversitaire d'Études sur les Lettres, les Arts et les Traditions — CELAT
Département d'anthropologie
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

David LE BRETON, *Conduites à risque*. Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 228 p., bibliogr.

La force d'une conceptualisation impose de la revisiter, de l'actualiser, de la prolonger inlassablement. Parmi les anthropologues qui ont cette exigeante rigueur, David Le Breton, depuis plus de dix ans maintenant, nous invite régulièrement à parcourir les territoires d'errances si actuelles : les prises de risque, chaque fois singulières, comme autant de tentatives de réenchanter l'existence individuelle. « Mon travail de recherche, écrivait-il récemment, me donne parfois le sentiment d'une toile dont chaque ouvrage est un fil, une avancée sur une ligne de crête qui inscrit sa nécessité avant qu'un autre ne la pousse un peu plus loin encore » (Le Breton 2003 : 12).

À ce titre, *Conduites à risque* prolonge deux travaux antérieurs *Passions du risque* (1991) et *Sociologie du risque* (1995), sans s'y substituer. Dans le premier, il analysait de manières inaugurale et parallèle, les activités à risque (notamment les sports de l'extrême) et les conduites à risque (tout particulièrement des jeunes générations) au regard de liens sociaux distendus. Dans le second, il proposait déjà, mais succinctement comme l'exige la collection *Que Sais-Je?*, une étude du statut du risque dans les sociétés contemporaines.

La somme qu'il nous propose aujourd'hui va au-delà de la synthèse. En effet, on perçoit tout au long des pages l'ampleur des matériaux recueillis, depuis et inlassablement, par l'auteur. Ceux-ci sont principalement de deux ordres : les nombreux travaux d'autres chercheurs qui, depuis 1991, prouvent la puissance heuristique des passions du risque, et les nombreuses enquêtes que mène l'auteur, avec ses étudiants entre autres, depuis près d'une décennie également. Voilà pour quoi ce livre est avant tout d'une brûlante actualité.

Les conduites à risque, qu'il analyse ici comme des jeux symboliques avec la mort pour parvenir paradoxalement à une intensité de vivre, sont pour nombre de jeunes qui les pratiquent des tentatives souvent désespérées de remise au monde, des quêtes effrénées d'un sens à donner à leur être au monde. À cet égard, ces conduites prennent parfois la forme de rites très personnels de passage. Mais l'intimité décrite méconnaît la nécessaire reconnaissance sociale et traduit encore un peu plus les malaises de certaines adolescences. Rien à voir avec l'insolence des shows médiatiques où excellent certains sportifs de l'extrême. La reconnaissance sociale y est, là, exacerbée. Toutefois les uns comme les autres convoquent des significants majeurs, comme la mort, pour donner à l'épreuve personnelle une plus-value de sens.

Le lecteur peu familiarisé à cette anthropologie du risque découvrira les notions fondamentales notamment la naissance, dans le contexte socioculturel si particulier des années soixante-dix, des formes nouvelles de risques extrêmes pour exister, des jeux de mort au jeu de vivre. Il verra se déployer les mythologies de l'extrême, l'ordalie et les rites oraculaires, les rites personnels de passage des jeunes, etc. Ceux qui ont déjà frayé ces chemins, avec ou sans l'auteur, s'apercevront que David Le Breton dessine aujourd'hui une plus vaste anthropologie des limites, et que celle-ci lui permet d'analyser aussi l'évolution sociologique des sociétés contemporaines, ce qu'il avait d'ailleurs commencé à entrevoir dans *L'adieu au corps* (1999).

Les travailleurs sociaux apprécieront particulièrement les dimensions psychologiques (comme les *holding* et *containing*) prises en compte par l'auteur et son vif intérêt pour les activités à risque dans le travail éducatif et social. Avec une écriture qui est comme un souffle, David Le Breton, très proche en cela d'un Georges Bataille, nous permet d'avancer encore un peu plus dans la compréhension de ces quêtes de sens par le recours à l'excès, que certains reconnaissent dans les multiples visages de la postmodernité.

Références

- LE BRETON D., 1991, *Passions du risque*. Paris, Métailié.
 —, 1995, *Sociologie du risque*. Paris, Presses Universitaires de France.
 —, 1999, *L'adieu au corps*. Paris, Métailié.
 —, 2003, *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*. Paris, Métailié.

Thierry Goguel d'Allondans
 Université Marc Bloch – Strasbourg II
 Résidence La Villette
 150A route de Schirmeck
 67200 Strasbourg
 France

Transcultural Psychiatry, « Rethinking Trauma », vol. 37, n° 3, septembre 2000, 175 p.

Prolongeant un Symposium au Douglas Hospital Research Center en novembre 1998 et un séminaire de l'Advanced Summer Study Institute à l'Université McGill en mai 1999, ce numéro spécial de la revue *Transcultural Psychiatry* réunit neuf articles et une recension de six ouvrages sur le traumatisme psychique. Au-delà de ce thème évidemment commun à l'ensemble des auteurs, la cohérence générale du propos est assurée par le choix partagé d'une « perspective critique sur la "trauma"-tisation croissante de la violence collective », comme l'écrivent Christina Zarowsky et Duncan Pedersen, qui introduisent le dossier (p. 291). Loin de prendre pour un fait acquis la généralisation du recours à la catégorie nosographique de stress post-traumatique (PTSD du DSM-IV), les participants à ce numéro en montrent au contraire la dimension historiquement et culturellement construite et même, dans la voie tracée par le travail fondateur d'Allan Young, les enjeux économiques et politiques.